

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 45 [i.e. 46]

Artikel: L'anglais et lo poustillon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184894>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

du Corps législatif.

Il est un point de sa biographie sur lequel on a conté les histoires les plus invraisemblables. C'est l'accident qui lui a enlevé l'usage d'un œil.

Ce n'est pas, comme on l'a dit, un coup de tête de l'enfant qui a amené ce fatal événement. Un accident des plus vulgaires arrivé chez un voisin, le coutelier Galtier, a causé ce malheur. Gambetta, pendant toute son enfance, a gardé son œil blanchâtre, proéminent.

Ce n'est qu'en 1866 qu'il s'est décidé à se faire faire à Paris une opération douloureuse, opération qui a transformé complètement sa physionomie.

La famille de M. Gambetta a quitté le Quercy depuis 1869 et habite aujourd'hui à Nice une modeste maison de campagne, non loin de la mer, sur la route de Villefranche. »

L'anglais et le poustillon.

Vo séde bin que l'est que n'Anglais ? L'est onna sorta dè dzeins coumeint on autra, hormi que l'ont dái grands favoris, dái grantès deints et on grand meinton. L'ont assebin adé on panaman einvortolli à lão tsapé, et on pitiou laivro rodzo à la man. Cé coo, qu'étai venu du tsi leu po vairé lo canton dè Vaud, se trovavé pè Maôdon et volliavé allâ tant qu'à Thierreins pè la pousta, vu que n'y a min dè tsemin dè fai. Qu'allavé-te férè à Thierreins?... On l'a jamé bin su. Tantià que sè travâ solet dein la déligence avoué lo poustillon, que conduisai; et quand passiront découté cllia maison que ya quie à la crâjâ coumeint on va à Neyruz, lo pouai dè cllia maison étaï que dévant que sè vouinnâvè dein lo verin. Adon lo Godem, que risai dè lo vairé férè dái z'écllierbotâïes dein lo crâo, démandâ a cé que conduisai :

— Aoh ! comment vo disez à cette 'hanimal ?

— Un cochon anglais, mossieu, que répond lo cocher.

L'Anglais, quand l'ouïe cein, vegne rodzo dè colère dè sè vairé accobliâ à n'on caïon et lâi tsapâ dè bocsi l'autro, que l'est don dè lo poncenâ à coup dè poing, mâ sè ratint et sè peinsâ que lo volliavé prâo remotsi on momeint.

Cein ne manquâ pas, kâ on pou plie lévè, reincontriront onna cariole d'écouali qu'étai trainâe pè onna soûma.

Vaitsé m'n'affrè, sè peinsâ l'Anglais et ye se ào cocher ein lâi montrent l'âno :

— Comment vo appelez cette chose en français ?

— Un bourrisque, mossieu.

— Aoh yes ! very-well ! chez no, dans le Angleterre, on appelé ça one postillone.

Et tot conteint dè l'ai avâi dinsè rivâ son clliou, la colère lâi passâ.

Le collier de l'orpheline.

III

Le comte avait étouffé un soupir à la vue des cheveux contents dans le petit bijou.

— Des cheveux ! exclama Gabriel.

— Oui, de la mère de Marguerite, acheva M. de Laval.

Le comte rendit le collier avec un air presque solennel et tendit la main au peintre.

— Gabriel, lui dit-il, quel jour serez-vous visible, ici même ?

— Tous les jours que Dieu fait, répondit le peintre ; je ne quitte mon atelier que pour aller déjeuner, le matin, avec ma tante, après quoi, je regagne ma retraite ; la peinture est une maîtresse que j'adore ; elle vous trahit quelquefois, par exemple, quand on est refusé au salon, mais n'importe, elle vous console toujours !

— Cette semaine même, reprit le comte, je vous reverrai ; nous avons à causer ensemble de choses qui vous intéressent, vous et moi.

Et il sortit, après avoir de nouveau pressé la main du peintre.

— Ah ! ça ! pensa alors Gabriel, qu'a-t-il pris subitement à mon noble visiteur ! — *Mon collier de corail* ne l'a pas précisément rendu gai.

En quittant Gabriel, le comte avait dit : « Cette semaine même, je vous reverrai. » Il paraît qu'il ne put tenir parole, car ce fut seulement quinze jours après qu'il revint à l'atelier du peintre.

Dès son entrée, il fut s'asseoir dans le fauteuil à la Voltaire où déjà une fois il avait pris place ; il croisa lentement ses jambes l'une sur l'autre, et regarda le peintre avec un visible embarras.

Il y eut un assez long silence entre nos deux personnages. Gabriel attendait que le comte prît la parole.

Celui-ci paraissait hésiter à entrer en matière.

— Vous m'avez raconté l'histoire de Marguerite, dit-il enfin d'une voix mal assurée, je puis à mon tour vous dire celle de sa mère.

Gabriel déposa vivement sa palette et regarda son interlocuteur avec anxiété.

— Oui, mon ami, continua celui-ci avec émotion, vous ne connaissez d'Inès que l'histoire de ses dernières années, je connais celle des jours, où en apparence du moins, elle était moins malheureuse ; accordez-moi donc votre attention.

— J'écoute, monsieur.

— Il y a beaucoup d'analogie entre le destin de la mère et celui de la fille. Comme Marguerite, sa mère fut élevée par les soins d'une dame pieuse ; mais elle avait pour père (elle) un honnête homme dont elle pouvait porter légitimement le nom.

« On le nommait Gérard, et il était mécanicien de profession : il fut broyé dans un engrenage, et cette fin terrible décida du sort d'Inès. Comme la mère était morte quatre ans auparavant, une dame d'un haut rang s'intéressa à la pauvre orpheline. Cette dame n'était autre que ma tante.

» Elle fit donner à Inès une certaine éducation, car parvenue à l'âge de seize ans elle servait déjà de lectrice à sa bienfaitrice, dont la vue s'était affaiblie au point de craindre une complète cécité. Inès avait dix-sept ans, une physionomie ouverte, de longs cheveux bruns, des yeux bleus superbes ; ma tante en raffolait. »

— Vous me faites le portrait de Marguerite, s'écria Gabriel.

— La noble dame, ai-je dit, était ma tante, reprit le comte. Malheureusement cette tante avait un neveu, et ce neveu, c'était moi...

— Malheureusement, dites-vous ?

— Oui, malheureusement.

Le peintre commençait à deviner l'une de ces liaisons de circonstance, qui commencent par des sourires et qui finissent par des larmes.

Le narrateur continua ainsi :

— Les longues soirées d'hiver sont souvent bien dange-